

## Décrire le passage au début du XVI<sup>e</sup> siècle

### Façons de faire de trois personnalités italiennes

#### Machiavel, Guichardin et Vettori

Matteo Palumbo

Université Federico II, Naples

1. Cet article concerne trois façons différentes de voyager. Les protagonistes sont Francesco Guicciardini, Niccolò Machiavelli et Francesco Vettori. Ce sont trois historiens et politiciens florentins bien connus qui, de manière différente, dans les mêmes années, font face à la même expérience : traverser l'Europe. Guichardin se rend en Espagne comme ambassadeur à la cour de Ferdinand le Catholique. Machiavel, au service de la République, visite la France et l'Allemagne. Vettori, à son tour, raconte une expérience personnelle, là encore en Allemagne<sup>1</sup>. Ces trois personnalités manifestent des curiosités et des intérêts très différents. Chacune semble s'intéresser à certains aspects particuliers du voyage : l'attention aux lieux ou bien les précautions rendant le voyage moins fatigant ou même le plaisir de voyager comme une nouveauté et une distraction. Ces attitudes indiquent trois types très différents. Je vais essayer de distinguer et de décrire chacun d'eux.

2. Je commencerai par l'observation d'un géographe comme Franco Farinelli. Celui-ci, dans un petit livre publié en 2007, souligne un fait très important : Érasme a conçu la première partie de *l'Éloge de la Folie* en 1509, alors qu'il traversait les cols alpins

---

<sup>1</sup> Pour leurs textes de voyage et de diplomatie, nous pouvons nous référer maintenant à Jean-Marc RIVIÈRE, *L'Expérience de l'autre. Les premières missions diplomatiques de Machiavel, Guicciardini et Vettori*, Aix-en-Provence, PUP, « Textuelles », « Écritures du voyage », 2018. L'introduction de Rivière souligne la nouveauté du regard avec lequel les trois hommes politiques florentins observent la réalité à laquelle ils sont confrontés. C'est ce qui tient ensemble leurs façons propres de représenter l'espace et le milieu politique : « Pour Machiavel, Vettori et Guicciardini, faire "l'expérience de l'autre" c'est donc se placer au point de jonction entre une mémoire du passé cristallisée, un présent dépourvu d'accroches logiques aisément préhensibles et un avenir difficile à lire. C'est, de surcroît, inventer l'outillage mental nécessaire à la compréhension de cet environnement nouveau. L'outil premier de ce processus de pénétration du monde, on l'a dit, est le regard » (p. 6).

à cheval<sup>2</sup>. L'idée sur laquelle elle repose est la suivante : il n'y a pas de raison abstraite, toute forme de rationalité dépend du contexte. En d'autres termes : il n'y a pas de raison basée sur des règles qui, en détruisant les différences locales, puissent prétendre valoir quoi qu'il en soit et partout. Bref : l'espace, le domaine de l'équivalence générale, n'existe pas, mais à sa place, aristotélicienne, il n'y a que des lieux, les uns irréductibles aux autres parce qu'ils ont tous des qualités spécifiques et distinctes.

Quelques années après *l'Éloge de la folie*, le 17 octobre 1511, la seigneurie de Florence choisit un jeune homme d'une trentaine d'années, Francesco Guicciardini, pour une « légation » très délicate ayant mûri dans un climat politique particulièrement troublant. Le protagoniste lui-même décrit une situation « *avviluppata* »<sup>3</sup>, confuse, où le jeu des alliances menace surtout Florence qui se trouve entre le Pape, la France et l'Espagne. Dans un tel enchevêtrement de relations, l'intelligence politique et rationnelle des événements devient ambiguë. La prévision de leurs développements est insaisissable et incertaine.

Dans un tel scénario, sujet à des variations précipitées et impondérables, la République florentine décide d'envoyer un ambassadeur à la cour de Ferdinand d'Aragon. Mettant de côté ses doutes personnels, Guichardin se prépare à cette première aventure diplomatique qui laissera évidemment une trace profonde dans sa formation. Une fois la date de départ établie (le 29 janvier 1512), les indications concernant l'itinéraire à suivre sont assez flexibles. En effet, Guichardin est invité à passer « *per quel cammino che vi sarà più accomodato et più usato dalli altri, che crediamo sia per la via di Genova, cavalcando con quella celerità che vi comporteranno le forze, il traino vostro e la stagione in che ci troviamo* »<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> Franco FARINELLI, *L'invenzione della Terra*, Palerme, Sellerio, 2007, p. 67 sq.

<sup>3</sup> *Ricordo come essendo le cose di Italia molto avviluppate e la città in grande sospensione per essere molto minacciata dal papa, e trovandosi da una parte el re di Francia potentissimo nelle cose di Italia per essere signore del ducato di Milano, di Genova, ed avere lo stato di Bologna a sua requisizione; da altra, essendosi fatta nuova lega tra 'l papa, re di Spagna, che era signore del reame di Napoli, e viniziani, e dubitandosi di futura guerra, la città, benché dependessi da Francia, pure deliberando trattenersi col re di Spagna con chi ancora era in confederazione infino a giugno, e desiderando giustificarsi con quella maestà de' carichi ci dava il papa, deliberò mandare uno imbasciadore a quello re; ed essendosi cimentata la elezione più volte, finalmente a dì 17 di ottobre 1511 fui eletto io, nominato da Lodovico di Iacopo Morelli.* Francesco GUICCIARDINI, « Ricordanze », in *Scritti autobiografici e rari*, éd. Roberto PALMAROCCHI, Bari, Laterza, 1936, p. 69.

<sup>4</sup> F. GUICCIARDINI, *Le lettere*, éd. Pierre JODOGNE, vol. I (1499-1513), Rome, Istituto storico italiano per l'età moderna e contemporanea, 1986, p. 49 sq, l. 17-20.

Muni de ces instructions, le jeune ambassadeur part. Son voyage dure du 29 janvier au 20 mars, jour où il arrive à Logroño où le mouvement prend fin et où commence la mission diplomatique. Il y a quelques documents du voyage de Florence à la ville espagnole : les lettres (peu nombreuses et très basiques) que, pendant son voyage, Guichardin a écrites aux hommes du gouvernement pour les tenir au courant des nouvelles dont il a eu connaissance, et deux autres lettres qu'il a envoyées à son frère Luigi et qui comportent une référence rapide aux lieux et aux conditions météorologiques rencontrés. À ces témoignages très minces il faut ajouter une autre source permettant de suivre, jour après jour, les étapes effectuées. Cette source est le *Diario del viaggio in Spagna* : un petit texte, resté, comme toutes ses œuvres, parmi les papiers de Guichardin et découvert au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Le journal représente un rapport précis de tout le voyage. Il indique la route suivie et décrit l'itinéraire complet jusqu'au point d'arrivée.

Le voyage est une opportunité d'apprentissage : un moyen de décrire et classer les caractéristiques d'un lieu, de définir le profil économique de chaque pays, de porter un jugement sur les comportements et les habitudes des peuples qu'il rencontre. Le mouvement à travers des paysages variés, au milieu de peuples et de gouvernements différents se transforme ainsi en une enquête sur la nature anthropologique, historique et géographique des lieux traversés. Guichardin annote méthodiquement toutes les étapes de son voyage. Au-delà de son but, il décrit l'essentiel de ce qu'il a vu pendant ces jours-là. Arrivé à destination à la cour de Ferdinand, le jeune ambassadeur florentin éprouve le besoin d'écrire aux hommes qui gouvernent Florence, comme pour empêcher qu'on lui reproche une possible indolence. En fait, il justifie la durée de son voyage, évoquant la « *lungheza* », la « *stagione* » difficile et les « *incomodità* » rencontrées<sup>5</sup>.

Il n'est donc pas surprenant que même d'un point de vue littéraire le voyage soit séparé du mandat institutionnel. Chacun des deux moments préserve sa propre identité et son indépendance. Le carnet de voyage reflète la durée du voyage et décrit les

---

<sup>5</sup> *Non so se alle Signorie Vostre sarà paruto che io sia venuto adagio, ma me ne scusi la lungheza del cammino, la stagione in che io ho havuto a cavalcare et, se le Signorie Vostre penseranno con quanta incomodità et disagio si va a cammino, maxime in Spagna, crederanno facilmente che io habbi usato ogni diligentia per posarmi quanto più presto potessi. Id., ibid., p. 78.*

propriétés de chaque lieu traversé. Le *Rapport* sur l'Espagne, écrit plus tard, constitue le récit politique de sa mission ibérique. Il est semblable par son genre et ses analyses aux *Ritratti* de Machiavel (*Ritratto di cose di Francia* et *Ritratto delle cose della Magna*). Les lettres écrites à la même période que le *Rapport* sont elles aussi très différentes, du point de vue du type et de l'étendue de l'information qu'elles donnent, de celles qu'il a envoyées en approchant de l'Espagne. Dans ces textes, le travail diplomatique occupe une place centrale. Guichardin recueille des signaux, psychologiques et sociaux, qui servent à comprendre ce qui se passe ou ce qui pourrait arriver dans l'avenir immédiat. Ces pages, qui ont une empreinte plus clairement politique, sont très différentes du carnet de voyage. Les notes que Guichardin rapporte enregistrent les phases d'une autre histoire se présentant comme une aventure autonome ou autosuffisante.

3. Les responsables, comme nous l'avons vu, avaient laissé une large place au choix personnel sur la route à prendre, tout en conseillant le trajet par Gênes. Il n'y a pas la moindre incertitude quant à la direction prise par Guichardin au cours de tout son voyage : c'est de toute évidence une alternative aux suggestions reçues. Les notes du journal permettent, à travers l'énumération précise des mouvements, de reconstruire pièce par pièce la carte détaillée de l'itinéraire : de la gare de départ à la gare finale, sans négliger aucune zone de transit. Comme s'il devait tenir à jour un journal de bord très précis, Guichardin enregistre les fractions individuelles de ses mouvements, postulant les étapes quotidiennes une par une. Le point de départ est bien sûr Florence, d'où l'expédition part le 29 janvier 1512 – 1511 selon le calendrier florentin – pour arriver à Pistoia dans la soirée.

4. Je vais éviter de suivre l'itinéraire entier, répertorié par Guichardin dans tous ses déplacements quotidiens.

La précision du voyage est très fidèle. Il n'y a pas de trous, d'omissions ou d'inexactitudes. Tout est scrupuleusement noté afin de restaurer et de préserver l'image des lieux, l'empreinte de leurs réalités, l'ordre précis selon lequel ils se produisent, et parfois même l'inconfort des conditions climatiques. Cette flexibilité pour enregistrer des données externes, cependant, ne permet pas de transformer, comme cela arrive

souvent dans tant d'écrits similaires, le journal du voyage en Espagne en une boîte prête à remplir toute curiosité. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de place pour des anecdotes ou des émotions impliquant la subjectivité de l'écrivain. L'attention du voyageur concerne l'identité des lieux qu'il voit. Il transforme chacun d'eux en une réalité concrète ne se confondant avec aucune autre. L'écriture fixe la physionomie des villes visitées et la conserve pour tous les lecteurs possibles.

D'autre part, dans la rédaction du journal, il semble y avoir une structure codifiée que Guichardin respecte à chaque fois. La séquence des observations individuelles obéit à un schéma modulaire qui offre un nombre constant et habituel de données. Cette information délimite l'identité de la ville dans laquelle on est arrivé. Cette récurrence d'information montre une méthode d'investigation invariable. La définition d'un lieu passe d'abord par la vérification de la topographie. Ensuite, il ajoute tous les éléments, historiques et politiques, permettant de comprendre son identité. À la fin de chaque déplacement, il y a un bilan non seulement du parcours accompli, mais surtout de la connaissance méritant d'être gardée en mémoire : pour soi et pour des lecteurs virtuels.

Le premier élément qui caractérise rituellement le compte rendu du voyage concerne l'indication du jour de référence : « *Partimmo da Massa a dí primo di febbraio [...]* »<sup>6</sup>. Cela continue ainsi selon un calendrier ne laissant de côté que les jours d'intervalle quand le voyage ne se poursuit pas. À côté de la date, un autre indice récurrent concerne la mesure du tronçon de route parcouru. Après une récapitulation des pays traversés, apparaît en effet la référence au nouveau terminus, auquel un indicateur de distance est connecté. L'auteur est également attentif à détailler l'entité réelle du chemin parcouru, en comparant, comme avec deux échelles différentes, la valeur des lieues selon un code de référence ou un autre : « *Sono le leghe di questo paese, secondo dicono, tre miglia, ma a modo nostro quattro o meglio; che credo proceda perché sono misurate da quegli serrati trotti francesi* » (p. 109).

Dans l'ordre, après l'indication du jour, puis le rappel du lieu et de la distance parcourue, suit généralement une partie du texte relative aux prérogatives qui

---

<sup>6</sup> F. GUICCIARDINI, « Diario del viaggio in Spagna », in *Scritti autobiografici e rari, op. cit.*, p. 104. Les autres citations de ce livre sont indiquées dans le texte avec le numéro de page.

distinguent la ville dans laquelle l'expédition s'est momentanément arrêtée. Cet aspect constitue le noyau des observations de Guichardin. Il y a des variables différentes et des combinaisons multiples selon le degré d'intérêt et la pertinence du lieu de stationnement. Dans tous les cas, Guichardin a tendance à dessiner un profil reconnaissable du lieu auquel il se réfère, en nommant les propriétés physiques qui le caractérisent (la disposition et la fertilité du sol, l'extension de la campagne) et en évoquant souvent la situation politique dans laquelle la ville se trouve. Parfois, il ajoute également des notions du passé aidant à comprendre la condition actuelle. L'intelligence du futur auteur de la *Storia d'Italia* émerge, y compris dans les limites d'une référence parfois essentielle et synthétique, à travers la netteté du regard qui catalogue ce qui entre dans le cône de lumière de son œil.

La description procède ainsi d'une règle permanente, reliant la géographie et l'histoire, la nature et le pouvoir. Même dans les cas les plus sommaires, Guichardin s'intéresse à l'entrelacement des deux niveaux, passant sans cesse d'un étage à l'autre, sans omettre aucun facteur contribuant à éclairer l'image. Les éléments de la géographie physique (montagnes, rivières, produits du sol) ou humaines (constructions, palais, forteresses ou même théâtres) sont une cause et une indication de la présence des hommes. Ils fournissent les coordonnées à l'intérieur desquelles s'inscrivent les vies des hommes et leurs gouvernements.

Guichardin respecte ces critères dès les premiers pays qu'il rencontre. En passant par Pietrasanta, après deux jours de marche, il expose les raisons qui rendent injuste la dépendance à Lucques et relie ce cas unique à un climat généralisé, expression d'une tendance typique des années où il vit :

[...] *Benché non entrassimo drento ci parve ricevessi torto grande a essere sotto el dominio de' lucchesi, perché oltre allo essere discosto da Lucca miglia sedici, è grossa terra: ha uno contado felice, bene coltivato, pieno di ulivi, anzi di boschi di ulivi, tutto fertile e fruttifero. La condizione delle cose di Italia, nella quale si sono riparati meglio e' piccoli che e' grandi, ha condotto e' lucchesi signori di una terra di qualità che loro medesimi n'hanno più vergogna che gloria; e se è vero che le cose non naturale durino poco, sarà uno governo di pidocchi che non aggiungono a uno mese se non per miracolo.* (p. 103-104)

La phrase sévère, sans aucune nuance, est basée sur la vision directe des choses et l'impossibilité pour les Lucquois de maintenir une telle domination contre nature. Ailleurs, Guichardin peut se limiter à une note presque sténographique qui résume cependant les instructions utiles pour distinguer un lieu et le rendre reconnaissable : « *Carpentras è città piccola di circuito ma è commoda terra; ha le mura della città molto belle; è città del Papa* » (p. 110).

Dans d'autres circonstances, l'attention est attirée par les coutumes ou les habitudes qui revendiquent une place particulière dans la galerie continue des paysages, des populations et des environnements. À Alessandria, par exemple, Guichardin arrive pendant la période du Carnaval. Il souligne la présence de « [...] *assai donne in maschera; la usanza delle quali è accozzarsi insieme tre o quattro o quelle più che le vogliono, ed andarsi a spasso in maschera sole per la terra, né si disdice alle gentile donne e bene costumate, pure che vadino in abito di donne* » (p. 106). L'écrivain-témoin peut ainsi s'attarder sur le cours du fleuve Pô qui est comparé aux milieux les plus familiers de son univers florentin. Le Pô est confronté à l'Arno, comme ailleurs les rues de Barcelone sont mises en parallèle avec celles de Florence. La référence à la rivière toscane n'empêche pas de fournir un croquis du mouvement entier du fleuve piémontais, depuis sa source jusqu'à sa traversée de la Lombardie, où il « [...] *diventa el mare di quella pianura, perché vi entrano tutti e' fiumi che corrono per quello paese* [...] » (p. 108). L'objectif est de délimiter une représentation différente à chaque fois, remplie comme déjà mentionné de géographie et d'histoire.

Dans la série des pays, des villages et des villes, certains endroits se détachent particulièrement. Ce sont les endroits où Guichardin s'arrête quelques jours et auxquels il consacre une amplitude descriptive plus grande : Avignon et Barcelone. Les portraits de ces deux villes sont la synthèse la plus explicite de la méthode à l'œuvre lors de la rédaction de l'ensemble du journal et qui est appliquée, en ces occasions, avec plus de profondeur. À propos de la « *città della chiesa* » (p. 110), Guichardin détermine son emplacement (« *è posta in sul Rodano* [...] »). Il souligne l'interdépendance de la ville avec la rivière et avec son affluent, la Durance. Il définit son aspect commercial, même si la ville est en crise par rapport au développement des voies de circulation contemporaines : « *La città fu già popolosa e molto ricca rispetto alla corte, e molto*

*mercantile, perché quivi si faceva la fiera e tutte le faccende che ora sono ridotte a Lione; oggi si passa di popolo, di ricchezze e di mercatantie* » (p. 111). L'information supplémentaire s'étend à la qualité des bâtiments (« *è universalmente mediocre di edifici, ma vi sono tre cose notabili* ») en réservant une attention particulière à ces trois constructions les plus prestigieuses que sont le Palais des Papes, les remparts et le pont sur le Rhône. Enfin, l'explication de la ville se poursuit par une référence à ses habitants dont les origines variées justifient le nom d'Avignon (« [...] *dicono alcuni che fu chiamata Avinio quasi ab advenarum unione* » (p. 112) et se termine par l'illustration du régime politico-administratif dont la forme, conjuguée à la productivité spontanée du sol, est la raison à la fois de l'afflux d'étrangers et de la prospérité.

Une dernière considération doit être ajoutée aux précédentes. Si le texte fait peu mention des épisodes privés, il ne manque pas de références au moi comme point de vue, c'est à dire à ce qu'il peut connaître dans certaines conditions et moments. La représentation des lieux est souvent atténuée par un besoin de relativisme, comme s'il convenait de donner au jugement la forme d'une évaluation probable dépendant de ce que l'œil pourrait comprendre et percevoir. En ce sens, nous pouvons justifier des expressions telles que « *per quello poco ne veddi e ne intesi* » (p. 107), « *per quello che ne potemo vedere* » (p. 108), « *per quanto si può comprendere di fuora* » (p. 114), « *per quello che potei vedere* » (p. 118). La connaissance de tout phénomène est basée sur l'expérience directe de l'œil qui observe et qui, de cette seule manière, peut comprendre. Aucune connaissance n'est fournie qui ne soit étayée sur une expérience qui la valide. La vérification est la prémisse qui légitime une affirmation et la rend valable.

Ce processus atteint sans doute son apogée avec le portrait général de la Catalogne. Dans ce cas en effet tous les éléments se mêlent pour définir l'identité du lieu. La nature physique, les données économiques, les comportements des habitants, l'exercice de la justice, l'usage des armes forment un système unique dans lequel chaque aspect trouve sa justification. Avec cet exemple, Guichardin donne le paradigme de toutes les autres descriptions :

[...] *Io scriverò quello che in somma ritrassi di Catalogna, cioè di quella parte la quale io cavalcai. Io non so se Catalogna dalla parte che io non passai e massime lungo la marina sia di altra qualità che la parte che io veddi; la quale*

*ha el paese montagnoso, salvatico e molto sterile; truovasi una terra, una villa, ed intorno a quella è lavorato qualche poco: di poi si andrà più leghe che tutto è inculto; nondimeno ne' luoghi dove si lavora, produce grano, vino ed olio; altri frutti vi è pochi; bestiame vi è assai, ed è paese atto; è poco abitata, e questa è la cagione che benché del paese sia lavorato poco, pure vi è abbondanza; stanno tutti in sulle arme e si truova pel cammino ognuno colla spada, moltissimi colle arme in asta ed assai colle balestre [In Barzalona ognuno colla spada]<sup>7</sup>; hanno nome di essere fieri e bellicosi; sono naturalmente uomini villani, e benché nella città si usi infinite cerimonie e reverenzie, nondimeno allo intrinseco la natura loro è questa.*

*Sonvi assassini, che oltre alla mala natura loro ne dà occasione, come è detto, quelle divisione che sono tra gentiluomini, ed il sito paese che ha montagne assai e molti passi e luoghi stretti<sup>8</sup>; gli alloggiamenti per chi passa sono cattivi, perché gli osti sono villani, e di poi quello che tiene osteria non può dare altro che lo alloggiamento ed il bisogno de' cavalli. Bisogna andare a comperare el pane in uno luogo, in uno altro el vino, in uno altro separatamente e' camangiari, che così è lo uso e gli statuti del paese. Sonvi grande divisione ed inimicizie tra gentiluomini particolari, che si tirano drieto la più parte de' popoli, e vi si fa per questa causa molti omicidii e disordini. Giustizia vi si tiene poca; le cose civile molto lunghe, nelle criminale vi è ordine che el re non può né campare uno dalla morte, né rimettergli uno bando, né perdonare la pena di una ferita, senza la volontà dello offeso, o non vi sendo lui, de' sua più prossimi parenti; ma se loro perdonano, è facile avere grazia dal re o per danari o per altro favore: restano per questa cagione assai malefici impuniti, perché molti hanno la pace o dallo offeso, o se lui è morto, dagli eredi dello offeso, o con lunghezza di tempo o per danari o per altro favore di amici. Di che si vede qualche volta qualcuno che è in prigione ed aspetta la sentenza della morte, uscirne senza pena alcuna. Chiamasi la Catalogna principato e*

---

<sup>7</sup> Note de l'éditeur : texte figurant dans la marge.

<sup>8</sup> Guichardin entend dire ici que la présence d'assassins s'explique à la fois par la nature humaine de ceux-ci mais aussi par la géographie de la région et les luttes entre factions rivales.

*non regno, ed hanno loro privilegi e capitoli, fuora de' quali el re non gli può maneggiare; non so particolarmente quello ne tragga* (p. 119-121).

Ce qui est donc significatif dans les pages de ce carnet de voyage c'est l'utilisation d'une méthode d'observation stable. Les lieux sont examinés dans leur individualité précise. Ils occupent le centre du voyage et se distinguent par les caractéristiques physiques et humaines de chacun d'eux. Piero Camporesi, reconstruisant la genèse du concept de paysage dans la tradition italienne, observe que :

*Guicciardini descrive piuttosto l'ambiente che il paesaggio, perché l'«ambiente come precisa E. Turri sottintende l'esserci, il viverci», mentre il paesaggio è «la manifestazione sensibile dell'ambiente, la realtà spaziale vista e sentita» [...]. L'occhio del grande storico toscano che osserva attento e interessato ma impassibile il paese iberico, dà il senso di un atteggiamento comune a quei tempi nei confronti di ciò che oggi siamo soliti chiamare paesaggio, spazio da cogliere nei suoi essenziali tratti geografico-economici e nei suoi profili antropici [...] piuttosto che da contemplare disinteressatamente per gli ineffabili piaceri dello spirito<sup>9</sup>.*

Michel de Montaigne avait déjà donné un nom à ce type de voyageur. Dans un chapitre célèbre des *Essais*, il oppose les cosmographes aux topographes. Les topographes ont un mérite particulier. Leur attitude analytique et descriptive joue un rôle indispensable dans la connaissance des lieux et de leur identité : « Il nous faudrait des topographes qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été »<sup>10</sup>. Aux yeux de Montaigne Guichardin serait un topographe parfait.

5. La différence entre le voyage de Guichardin et les mouvements de Machiavel ne peut pas être plus grande. Machiavel n'écrit pas de journaux de voyage, mais s'occupe seulement de réaliser des rapports : *Ritratto di cose di Francia* ; *Rapporto delle cose della Magna* ; *Discorso sopra le cose della Magna e sopra l'Imperatore* ; *Ritratto delle cose della Magna*<sup>11</sup>. La distance entre le départ et l'arrivée est un espace homogène, sans

<sup>9</sup> Piero CAMPORESI, *Le belle contrade. Nascita del paesaggio italiano*, Milan, Garzanti, 1992, p. 10.

<sup>10</sup> Michel de MONTAIGNE, *Saggi*, Testo francese a fronte, trad. Fausta GARAVINI, éd. André TOURNON, Milan, Bompiani, 2012, p. 370.

<sup>11</sup> Sur le sens précis du mot « *ritratto* » et sur le lien de ce terme avec les arts figuratifs voir J.-M. RIVIERE, *op. cit.*, p. 11 et suivantes.

distinction. Pour lui, il n'y a pas d'endroits à observer et à décrire. Seule l'arrivée est importante. En fait, c'est à ce moment-là que la mission politique qu'il doit mener prend forme. Donc pour lui « *lo spazio* dirait Farinelli *implica anzitutto la riduzione del mondo ad un'estensione metrica lineare* »<sup>12</sup>.

Roberto Ridolfi a souligné les habitudes de Machiavel dans ses déplacements sur les mêmes itinéraires que Guichardin. Si l'auteur de la *Storia d'Italia* avance lentement, le secrétaire florentin prend un chemin accéléré, orienté uniquement vers le but à atteindre. Machiavel ignore les arrêts. Ils sont un obstacle à surmonter. La vitesse est donc le principe essentiel animant son mouvement. Il n'y a pas de temps ou d'intérêt pour la variété des scénarios. Il se déplace au moyen de « *furiose galoppate in poste, con pochi compagni* »<sup>13</sup>. Pour arriver à Pontremoli et atteindre Borgo a San Donnino, il faut sept jours à Guichardin, tandis que Machiavel en met moins de trois. A Avignon, Guichardin est arrivé après vingt-quatre jours de marche, alors que « *Machiavelli, una volta, ne aveva messi appena sei per venire a Lione* »<sup>14</sup>. L'intérêt pour le voyage est subordonné à l'intelligence politique. L'équilibre entre les États, les formes de gouvernement, leur importance pour les intérêts de la république florentine sont les seuls facteurs qui comptent. Si Machiavel réfléchit sur les progrès du voyage, il n'arrête son attention que sur les facteurs permettant son succès. Plus que le rapport d'un itinéraire, il privilégie certaines recommandations permettant d'éviter les risques. Ces recommandations sont sa contribution particulière à la façon de voyager.

Un texte très court aide à comprendre quels éléments sont importants pour lui : *Notula* pour quelqu'un qui devient ambassadeur en France. Machiavel donne des instructions essentielles sur la façon de se comporter pour que le voyage se déroule sans obstacles. Les questions les plus importantes concernent la meilleure façon de « *ricercare l'audienza, e delle cerimonie* »<sup>15</sup>. Le protocole à suivre permet de profiter des rencontres et d'obtenir le meilleur résultat possible. Il fixe même la somme d'argent à donner aux médiateurs individuels : « *A' primi portieri, un ducato. Ai secondi, due ducati.*

<sup>12</sup> F. FARINELLI, *L'invenzione della terra, op. cit.*, p. 25.

<sup>13</sup> Roberto RIDOLFI, *Vita di Francesco Guicciardini*, Milan, Rusconi, 1982, p. 34.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>15</sup> Niccolò MACHIAVELLI, « *Notula per uno che va ambasciadore in Francia* », in *Tutte le opere*, éd. Mario MARTELLI, Florence, Sansoni, 1993, p. 55. Le texte ne se trouve pas dans le volume de l'*Edizione nazionale* des œuvres de Machiavel.

*A' terzi che sono intimi, tre ducati* » et ainsi de suite. Une préoccupation similaire s'applique aux logements trouvés le long du chemin : le conseil proposé est de « [...] *fare i patti [...] con l'oste, per non aver poi a disputare con loro* ». De la même façon, il recommande d'être attentif à l'endroit où l'on pose ses vêtements dans la pièce. Les serviteurs doivent veiller à protéger leurs vêtements et leurs bottes contre les souris, en les gardant soulevés du sol. Machiavel lui-même reconnaît qu'il s'agit d'une recommandation « *minima e ridicula* ». Cependant, ajoute-t-il, « *expertus loquor* ».

La mention des villes est elle aussi fonction des recommandations à suivre. On se souvient d'Asti et surtout de la Savoie et de Buriana parce qu'il est opportun d'y faire des provisions de pain. En effet le pain ordinaire serait « [...] *molto molesto ad uno lasso e delicato* ». D'autres indications concernent la monnaie à utiliser dans les différents endroits traversés. La précision de Machiavel est aussi rigoureuse que s'il était courtier : « *Da Bologna a tutto il Milanese si spende con vantaggio quarti di Milano, e ambrogini [...]; e così in Asti. Da Asti al ponte Buonvisino, moneta di Savoia. È vantaggio a portar in Francia ducati o di re o di sole [...]* ». Parmi les bons conseils il y a des recommandations spécifiques pour éviter un change risqué : « *Guardatevi in Asti o nel Milanese di pigliar monete di Saluzzo* ». Dans tous les domaines, Machiavel conseille les règles utiles pour que le voyage atteigne le mieux possible son objectif. Tout le reste est hors de propos et ne mérite pas un mot. La seule chose qui compte est d'arriver rapidement et d'éviter toutes les difficultés qui peuvent nuire aux résultats de la légation.

6. On se limitera simplement à mentionner le *Viaggio in Alamagna* de Francesco Vettori que celui-ci effectue dans les années où Machiavel fait ses rapports et où Guichardin écrit son journal : entre 1507 et 1509. Encore une fois il s'agit d'une mission diplomatique, auprès de l'empereur Maximilien à l'occasion de la Diète de Constance. Cependant, la substance du voyage a complètement changé. De fait, dans le texte de Vettori, la mission officielle n'est que rarement rappelée et qu'occasionnellement. Le texte n'a ni la forme du journal à la manière de Guichardin ni la consistance ou la perspective des relations de Machiavel. Au début de son travail, il annonce : « *Scriverò, adunque, tutti e' luoghi dove sono stato, e non solo le città e castelli, ma li borghi e minime ville,*

*e quello mi sia accaduto e con chi abbi parlato e di che »<sup>16</sup>. En effet, « la fisionomia da relazione di viaggio [...] è [...] subito smentita dal proliferare di personaggi ed eventi, più o meno verosimili, che movimentano le singole tappe, trasformandole in altrettanti contenitori a sorpresa »<sup>17</sup>. Les noms des lieux sont souvent une simple curiosité. Même lorsqu'ils évoquent la réalité physique et humaine d'un pays, ils ne sont qu'un détail. Les informations sur l'économie ou sur la topographie ont une fonction marginale dans l'architecture du récit. Ils isolent un scénario plus ou moins curieux qui sert à contenir et à multiplier les aventures privées. En voici un exemple :*

*Stetti la sera a Ossolengo e la mattina per tempo in su una barca passai l'Adice e, su per la valle d'esso, verso Trento cominciai a cavalcare. El fiume dell'Adice è molto rapido e grosso, e massime quando le neve si struggono. Ero ito circa miglia sette e trovai la Chiusa che è un luogo in su l'Adice el quale e' Veneziani guardano, perché è passo forte. L'Adice ha in quel luogo da ogni banda le ripe tagliate et alte, dalla man destra è solo tanta via che duoi cavalli insieme hanno fatica d'andarvi. Questo luogo è' Veneziani hanno chiuso con due porte, l'una di sopra e l'altra di sotto; e nelle rotture del monte hanno fatto certe piccole stanzette, dove possino stare fanti a difendere dette porte. Et a qualunque passa a piè o a cavallo fanno pagare un dazio e di questo emolumento pagano dette guardie. Passai quel luogo e, pure in su l'Adice, al Borghetto mi fermai, dove trovai uno oste tedesco molto piacevole. E per essere il caldo grande et il luogo fresco, vi stetti molte ore a piacere. Era venerdì, e però l'oste provvide di più sorte pesci dell'Adice<sup>18</sup>.*

Les réunions favorisent le plaisir de raconter des histoires (pas moins de vingt-et-une dans les cinq livres) et sollicitent même la préparation de spectacles.

Le voyage devient alors une opportunité de faire beaucoup de choses différentes. Il vaut plus pour sa qualité de divertissement et de jeu que pour l'objectif auquel il tend. Son développement n'a pas la signification politique de Machiavel ni la cohérence

<sup>16</sup> Francesco VETTORI, « Viaggio in Alemagna », in *Scritti storici e politici*, éd. Enrico NICCOLINI, Bari, Laterza, 1972, p. 13.

<sup>17</sup> Adriana MAURIELLO, *Dalla novella "spicciolata" al "romanzo"*, Naples, Liguori, 2001, p. 40.

<sup>18</sup> F. VETTORI, « Viaggio in Alemagna », in *op. cit.*, p. 32.

descriptive de Guichardin. L'attention se tourne plutôt vers les arrêts qui finissent par devenir le véritable centre de l'œuvre.

*Il resoconto di ciò che accade durante le soste [...] si iscrive in una dimensione più strettamente narrativa, traducendosi nel racconto di eventi imprevedibili, di beffe abilmente orchestrate, di 'avventure' notturne che coinvolgono Vettori, o, più spesso, i suoi occasionali compagni di viaggio<sup>19</sup>.*

Le désir de jouer et de se divertir se manifeste dans l'occasion du voyage. L'objectif n'est ni de documenter les formes d'un paysage, ni d'atteindre un lieu de la manière la plus rapide et la meilleure possible. Le but principal est le plaisir d'observer des choses humaines et de les raconter. Au début du cinquième livre, Vettori indique explicitement la raison qui guide son voyage et la signification qu'il a :

*Però volentieri ritorno alle mie vere narrazioni le quali, se non diletteranno chi le leggerà, dilettono me che le scrivo. Perché, intra li onesti piaceri che possino pigliare li uomini quello dello andare vedendo il mondo credo sia il maggiore; né può essere perfettamente prudente chi non ha conosciuto molti uomini e veduto molte città<sup>20</sup>.*

Le regard sur le monde caractérisant la perspective de Guichardin, le but politique prévalant dans les conseils de Machiavel se croisent avec une autre manière d'utiliser le voyage. Dans ce nouveau passage, l'invention littéraire se met au premier plan et la joie des aventures curieuses et divertissantes occupe presque complètement la scène. Dans le *Voyage* de Vettori, la voix du narrateur l'emporte sur l'œil du voyageur et sur l'esprit du politicien.

---

<sup>19</sup> A. MAURIELLO, *op. cit.*, p. 40.

<sup>20</sup> F. VETTORI, *Scritti storici e politici*, *op. cit.*, p. 122.